

YSSINGELAIS

A Araules, « la médaille des Justes »

Intense émotion quand Ida retrouve Antonia

Il y a des instants privilégiés. De ceux qui vous permettent de toucher du doigt la réalité de la vie et la relativité des choses. C'est ainsi qu'à Araules, dimanche, dans un décor de notre Haute-Loire de montagne, froide dehors, mais riche de son cœur généreux, les priorités de notre monde moderne et de toujours sont apparues comme une évidence.

Le témoignage de Ida Stupp, venue tout exprès d'Israël, plantée devant Antonia Ouillon qui l'avait hébergée ainsi que son frère François Stupp, cinquante ans plus tôt dans la tourmente de la guerre, fut des instants de très grande émotion. Pas d'emphase ni de falbala, mais l'authenticité d'une reconnaissance exprimée dans le dépouillement et la simplicité. Dans une petite salle pleine à craquer mais retenant son souffle, les mots de Ida face à Antonia étaient forts, beaux, terribles d'intensité. A la fin de cette évocation de souvenirs tout aussi terribles, Ida Stupp resta plantée devant la vieille dame d'Araules, un peu décontenancée, ne sachant plus s'il fallait rejoindre Antonia ou s'effacer.

L'émotion était à son comble, dans toute l'assistance. « Il y a des moments qui dépassent de très loin les simples remises de distinction », dira quelques secondes plus tard, tout aussi ému, Jacques Barrot. Quelques instants, le ministre de la République était redevenu le petit enfant qui dans ces temps de guerre, allait apprendre les premiers pièges de la grammaire française dans ce même village d'Araules.

Antonia Ouillon avait sous l'Occupation, pris le risque de cacher des Juifs. Cinquante ans plus tard, hommage lui a été rendu avec l'attribution de la médaille des Justes au terme d'une matinée qui restera dans les mémoires d'Araules. En ce 17 novembre la commune commémorait l'armistice du 11 novembre 1918. La célébration religieuse en l'église de Recharingues fut suivie de la traditionnelle lecture des messages de circonstance en présence de la population recueillie.

A Araules, il s'agissait de rendre hommage à trois personnes qui pendant la deuxième guerre mondiale ont protégé, caché, sauvé la vie d'enfants juifs pourchassés jusque dans nos montagnes par les fascistes nazis.



M. Dori Goren, représentant l'ambassade d'Israël, félicite Antonia.

nements qui sont évoqués en ce jour. J'étais âgé de 28 ans à l'époque. Faites le calcul et vous verrez que je ne suis pas tout à fait un jeune homme. Le cœur y est, croyez-le bien. Je me trouve par la pensée avec vous pour honorer la mémoire de ce cher Abbé Gagne que je peux appeler doublement « mon père », car est père non seulement celui qui vous a donné la vie mais aussi celui qui empêche qu'on vous l'enlève.

Permettez-moi d'évoquer quelques courts souvenirs :

Au mois de décembre 1942, je travaillais à Clermont-Ferrand, dans le service du professeur Rohmer, réfugié de Strasbourg. Je rentrais toujours à 14 h au petit hôtel pas cher situé près de la gare. J'occupais la pièce la moins coûteuse. C'est à l'heure nommée que la police à la solde de M. Bousquet vint me chercher en vue de la déportation. Ce jour, je rentrais par miracle avec une demi-heure de retard pour trouver un hôtelier tout pâle qui m'annonça la terrible nouvelle. Je quittai le lieu sur-le-champ pour aller m'abriter chez une de mes vieilles malades qui m'avait proposé une brève hospitalité en cas de besoin.

Je menai ensuite la vie angoissante de la bête traquée allant de gîte provisoire en abri précaire, dépourvu de tickets d'alimentation, à la

remuer une chaise. La porte de la cure restait toujours ouverte depuis des années et l'on ne pouvait pas la fermer d'un seul coup sans éveiller la méfiance. Les paroissiens continuèrent à rendre visite à M. le curé sans préavis et moi-même à prêter une attention de tous les instants. La tâche devint infiniment plus délicate lorsque j'eus pendant dix jours un voisin de chambre. Il s'agissait d'un missionnaire venu faire des conférences. Je l'entendais tourner les feuilles de son missel et me méfiais même de ma respiration.

Cette élastation muette s'est prolongée pendant 14 mois. Il y avait par chance une bibliothèque du début du XIX^e siècle, laissée sans doute dans ma chambre par un curé sans héritier. Inutile de vous dire que je l'ai épluchée de la première à la dernière ligne. Tout y est passé, les Evangiles, les Epîtres, les traités de théologie et la vie circonstanciée des Saints. Au cours de ses courtes visites, l'abbé Gagne me disait en riant : « Maintenant vous en saurez autant qu'un curé ».

Le hasard ou la fantaisie divine avait réuni sous le même toit deux êtres très différents. Lui, le solide prêtre rural de la France profonde, et moi, le carabin des salles de garde des hôpitaux parisiens, de formation plutôt rationaliste. Nos entretiens

l'humanité », s'exclamait le délégué régional de Yal Vashem.

LE SILENCE PUIS UN BRUIT DE BOTTES

Yda Stupp, parla d'elle et de son frère François. Tous deux, qui avec leur père fuyaient Besançon, Lyon et les Nazis, se retrouvèrent alors paysans et boulangers à Araules. Les Ouillon furent pour ces deux enfants un havre de chaleur et de bonheur pendant deux ans.

Ida Stupp, devenue Ida Bongioui raconta : « Mon père était venu nous voir mais Antonia me dit : « rentre et monte à la chambre, ne bouge surtout pas. Antonia était très énervée et je sentais bien qu'il se passait quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Mon père quitta la maison par derrière. Puis il y eut un silence. Puis un bruit de bottes de plus en plus pesant, fort. Je me hasardais à regarder par la fenêtre, soulevant le rideau. Là, j'ai vu des hommes, des soldats qui me semblaient beaux. Puis je me suis assise sur le lit. Antonia vint me voir au bout d'un certain temps et elle me demandait : tu as regardé par la fenêtre ? Je lui disais en réponse qu'ils étaient beaux et elle me rétorquait : tu sais, les gens beaux peuvent être très méchants ». Plus tard, à la

Deux d'entre elles sont décédées et ce sont leurs ayants droit, leurs descendants qui allaient hériter de cet hommage à titre posthume. Il s'agit de M^{me} Catherine Souchon de Lapte et du curé Félix Gagne, alors à Lantriac.

La troisième n'est autre donc qu'Antonia Ouillon qui réside toujours à Araules, auprès de sa fille.

Jacques Barrot avait tenu à participer à cette manifestation, en présence de M. Dori Goren, conseiller à l'information près l'ambassade d'Israël à Paris, de M. Jean-Claude Roos, délégué régional de Yad Vashem, de maires des communes d'Araules, de Lapte et de Lantriac ainsi que de nombreux représentants de la communauté israélite de Saint-Etienne, MM. Padwo, Cukorja, Silberberg, Touati, Marder.

DES TMOIGNAGES TRES FORTS

L'assistance allait ensuite partager une série de témoignages très forts au plan émotionnel. Celui de Ida Stupp, accompagné de son frère François, celui - une lettre - du docteur Sigalea, réfugié chez l'abbé Félix Gagne. C'est Jean-Claude Roos qui donna lecture du témoignage du docteur Sigalea, reconnaissant, mais désormais trop âgé pour se déplacer. Puis Ida Stupp parla de son passage à Araules chez Antonia.

UN PERE « MON PERE »

Voici l'essentiel du texte lu par M. Jean-Claude Roos de la part du Docteur Robert Sigalea à l'occasion de cette remise de la médaille des Justes accordée à l'abbé Félix Gagne par l'institution Yad Vashem de Jérusalem.

« Mon état de santé ne me permet pas, hélas, d'assister à cette cérémonie ainsi que je l'aurais tant souhaité, car 54 années me séparent des évé-



Photo de famille à l'issue de la remise des médailles.

merci des vérifications d'identité fréquentes dans cette ville infestée de police et de Gestapo.

Une grande chrétienne de Siaugues-Saint-Romain, enseignante dans une école catholique et douée d'une puissante vertu d'espérance, M^{me} Marie-Amélie Raymond, m'aidait avec un incroyable courage. Elle finit par exposer ma situation à M. l'abbé Félix Gagne qui accepta de bon cœur la tâche, combien risquée, de me soustraire aux recherches.

Après un dangereux voyage entre Clermont-Ferrand et Le Puy, où il fallait passer entre les mailles du filet, je me présentai au presbytère de l'abbé Gagne, le 1^{er} janvier 1943.

Je me trouvais en face d'un géant en soutane qui me scruta avec curiosité. Il prit ma main entre les siennes et me dit : « soyez le bienvenu, Monsieur ». Il m'expliqua ensuite que l'indiscrétion involontaire était notre principal ennemi et qu'il me fallait disparaître comme dans une trappe et ne jamais signaler ma présence. Je m'enfermai donc dans une chambre en veillant constamment à ne pas tousser, à ne pas éternuer, à ne pas faire craquer le plancher ou

furent parfois bien animés mais toujours francs et loyaux. Des relations de père à fils finirent par s'établir. M. l'abbé Gagne accéda au monde des judéo-espagnols expulsés d'Espagne en 1492 et le carabin comprit l'état d'esprit d'un prêtre imprégné par sa francité et par son catholicisme. Nous convergions tous les deux vers les impératifs de la charité hérités de la Bible et des Evangiles.

L'évocation de ces souvenirs vous permet de comprendre à quel point l'honneur qui est fait à M. l'abbé Félix Gagne, en ce jour, me rend heureux. Cette médaille exprime la reconnaissance du peuple juif à ceux qui lui ont tendu une main secourable, dans des moments difficiles de son existence. J'y ajoute la mienne, tout aussi grande et teintée d'émotion ».

M. Roos évoqua ensuite la famille Blum. Celle-ci, après avoir quitté Strasbourg, séjourne à Lyon, se fera appeler Brun. Néanmoins, il faudra encore fuir et c'est une M^{me} Catherine Souchon, veuve avec cinq enfants, tenancière d'un café qui accueillera les deux filles de cette famille Blum. « Son cœur, sa loi, son courage sauveront Francine et Nicole. Qui sauve une vie sauve

libération des camps, puis lors du procès de Nuremberg, j'ai pensé à cette phrase d'Antonia, j'ai compris ce qu'alors dans sa chambre, elle m'avait dit ».

« JUSTES PARMI LES NATIONS »

M. Dori Goren, conseiller à l'information près l'Ambassade d'Israël à Paris se déclara « heureux d'être à Araules et de remettre médailles et diplômes des « justes parmi les Nations », rappelant qu'en France sous l'occupation allemande, un quart de la population juive, soit 76.000 juifs furent victime de « la solution finale ».

Nous honorons de la médaille des justes, ceux ou celles qui ont fait des actions de sauvetage, car ils ont sacré la vie humaine. Ils l'ont défendue et illustrée avec générosité. En vérité, pensant ne faire que leur devoir, c'est le nom même de l'Homme qu'ils ont sauvé ».

« Le mémorial de Yad Vashem et le titre de « Justes parmi les Nations » que je vais vous remettre au nom de cet Institut de l'Etat d'Israël rappellent donc que la survie de nombreux juifs de toute l'Europe, comme de la France, ne peut se concevoir sans intervention des Justes ».